

Mardi matin.

L'air est vif sur les champs nus de Bergues. À cette heure, la terre labourée offre sa solitude au ciel, sa plainte vide et son engourdissement ; la brume hésite, frileuse encore, aussi légère qu'un voile de vierge ; c'est elle qui estompe la crudité du monde et qui empêche toute prière de s'élever, celle de la terre, de cette chair vivante et blessée.

Et puis le soleil au-delà. On ne sait rien de lui. On le devine à cette boule étincelante que filtre par instants le ciel blanc. Nais nul ne peut jurer qu'il existe.

Alors, au ras de cette terre déserte qui affleure, deux cavaliers surgissent. Ils sont posés sur l'horizon, petits, et leur galop est minuscule ; mais à eux seuls, ils donnent au monde un sens et à la vie une histoire. Ils longent l'horizon et franchissent la terre immobile, silencieuse, la terre qui là-bas, sans doute, résonne du choc des sabots.

Une autre forme vient d'apparaître en contrebas, la silhouette d'une marcheuse que les brumes à présent ne peuvent plus voiler. Elle bouge, comme démasquée soudain, se meut plus vite, court, escaladant les mottes pour gagner le sommet de la butte ou pour atteindre le bosquet. Il y a dans son effort tant d'insignifiance qu'on croirait un insecte, et tant d'ardeur qu'en prêtant l'oreille, on l'entendrait souffler. Ses mains lèvent sa robe pour soulager sa course, la libérer du vêtement dans lequel elle s'empêtre ; puis elle s'arrête un court instant, épiant la direction des cavaliers.

C'est elle qu'ils ont aperçue. Après un bref échange, ils s'élancent à nouveau, s'approchent puis se séparent. L'un

d'eux s'en va sur le chemin pour lui couper la route du bosquet. Elle le devine, semble-t-il, fait un écart, cherchant dans le désert des mottes et des sillons une autre issue à sa fuite, mais le désert sans issue se referme sur elle ; déjà le second cavalier qui descend vers le val lui interdit toute retraite. Alors elle court à toutes jambes, avec cette énergie irraisonnée de la bête aux abois, et tente vainement de passer au milieu. Le mouvement des chevaux se resserre. Elle trébuche, hors d'haleine, et s'arrête à deux pas du bosquet.

Les fils du comte ressaisissent leurs montures et s'avancent pour mieux la détailler.

— Qu'est-ce que tu fais là ? demande Lucien.

D'un regard aux yeux pâles, elle le toise, puis très vite se détourne.

— T'es sur les terres du père Fréville. Elles appartiennent à ma famille. Ici, on n'aime pas les rôdeurs ; alors, réponds : qu'est-ce que tu fais là ?

Tête baissée, elle se tait. Sa bouche, crispée par la fatigue, laisse échapper un souffle rauque. Dans un va-et-vient vigoureux, sa poitrine se soulève et s'affaisse ; sa main presse sa taille pour soulager une douleur au côté. Rien d'autre qu'une respiration, précipitée.

— On t'a vue hier sur la route de Quercamps, dit Charles d'une voix qui se force. Alors dis-nous ?

Nulle réponse. Le souffle décroît peu à peu, le visage demeure braqué vers le sol.

— Peut-être bien qu'elle est muette.

— Ou qu'elle est sourde.

Au mouvement des chevaux, son regard se lève mais sans aller aux cavaliers ; il épie sans vouloir affronter.

— Allez file ! lance Lucien. Va te promener sur la route. Les routes, c'est pas fait pour les chiens ! Et si on te retrouve à rôder...

Les bêtes s'ébrouent et les deux frères s'éloignent avant de prendre le galop. Leurs silhouettes bientôt pâlisent sous la brume, deviennent floues sur l'horizon, enfin s'évanouissent.

Et revient la puissance des songes.

Pierre, de ses lourdes chaussures, écrase les branches tombées, écarte le feuillage d'une main et abandonne la lisière du bosquet pour s'engager sur la terre labourée. Au bruit qu'il fait intentionnellement, elle se retourne et sa manière de tressaillir indique qu'elle hésite entre l'affrontement et la fuite.

— Bonjour, mon enfant ! lance-t-il pour devancer sa décision.

Il presse le pas, craignant qu'elle n'opte pour la fuite ; il s'efforce de garder une allure tranquille, jette alentour ses regards à la manière d'un promeneur désœuvré. Inquiète, elle recule tout de même, scrutant ses gestes, son habit, sa démarche, son air, sa raison d'être là. Quand il est tout près d'elle :

— Pardonne-moi, dit-il. Je reviens de Lornoy ; je traversais le bosquet quand j'ai surpris cette... désagréable rencontre avec les fils de monsieur de Neyde. Mais ne crains pas. Je ne vais pas à mon tour te chasser. Comment t'appelles-tu ?

Fixement, la jeune fille dévisage l'abbé mais ne répond pas.

— Ma soutane ne te fait pas peur, au moins ? Tu connais Dieu ?

— Oui ... lâche-t-elle dans un murmure.

— Moi, je ne te connais pas. Dis-moi, on ne t'a jamais vue par ici ? D'où viens-tu ?

Elle hausse les épaules comme si elle-même n'en savait rien, puis désigne vaguement la direction de Quercamps.

— De par là...

— De par là ? Où habites-tu ?

Silence. Elle baisse les yeux et pour ne pas avoir l'air suspect, fait celle qui n'a rien entendu. Elle avance de quelques pas, puis se retourne et contemple l'horizon brumeux.

— Quand je t'ai aperçue, tu remontais vers le village de Bergues. Est-ce par là que tu vas ?

— Oui, dit-elle, pressée et soulagée par sa réponse.

— Que vas-tu faire à Bergues ?

Nouveau silence. Elle semble ailleurs et fait avec les bras des gestes vagues pour se démettre de la situation. Pourtant, elle est bien là, gênée par ces questions, empêtrée, comme tout à l'heure dans sa robe laquelle, soit dit en passant, n'est pas neuve et même présente des pans rapiécés. Mais au-delà de son absence feinte, l'abbé pressent un autre ailleurs à quelques lueurs pâles et furtives du regard, quelque chose de lointain que ni les prétextes ni ce trouble passager ne peuvent dissimuler. Elle lui paraît étrange ; il ne sait sur quel point l'aborder.

— Tu as une jolie médaille, dit-il. Puis-je la regarder de près ?

La main de la jeune fille se ferme aussitôt sur l'objet qui orne sa poitrine. Du regard, elle sonde l'intention de l'abbé. Elle hésite.

— Oui...

Pierre s'approche, lui sourit, puis saisit la médaille argentée qu'elle lui présente. Sur celle-ci figure l'image de Notre-Dame du Carmel avec, au dos, cette inscription :

*Nous veillerons sur toi.*

— Eh bien, murmure-t-il en la laissant retomber, c'est très joli.

— J'en ai une autre, dit-elle soudain.

Elle plonge sa main dans son corsage boutonné pour extraire une seconde médaille plus grande, de forme octogonale et dorée. Il s'approche de nouveau, se penche, la saisit entre ses doigts, sans pouvoir s'empêcher de songer

que de cet objet émane la tiédeur de sa chair. L'image gravée représente la Sainte Vierge avec cette invocation :

*O, Marie, conçue sans péché, priez pour ceux qui ont recours à vous.*

Il lui semble qu'il tient dans sa main une pensée qui s'offre et qui palpite. Il est ému.

— Tu la pries quelquefois ?

Elle hausse les épaules.

— Je ne sais pas si elle existe.

— Pourquoi dis-tu cela ?

— Je ne sais pas, lance-t-elle en se détournant. Je ne la connais pas. Elle ne répond jamais.

— Oui, concède Pierre. Ce n'est pas facile de l'entendre. Pourtant, elle répond ; je le crois. Mais il y a tant de bruit dans notre tête... Tiens ! Puisque tu vas à Bergues, faisons un bout de chemin ensemble.

Surprise, elle s'écarte.

— J'aime bien marcher toute seule.

— Comme tu voudras.

Elle s'éloigne de quelques pas puis se retourne.

— Bon, je veux bien marcher un peu avec vous.

Il sourit et lui emboîte le pas. Alors, ils gravissent la butte pour atteindre le chemin qui mène à la route de Bergues. Pierre constate qu'elle marche avec de bonnes enjambées en dépit d'une chaussure craquée au talon qu'elle maintient avec peine. Elle porte un chemisier rayé à boutons très serrés qui la corsète et fait saillir son buste ; par-dessus, un vieux châle de laine lui couvre les épaules. Châtain clair, ses cheveux sont rassemblés en un chignon sans fantaisie. Ce n'est pas une paysanne pourtant. Ses vêtements, quoique usagés, le montrent ; elle peut venir de la ville ou tout au moins d'une famille de petite bourgeoisie.

— Voilà longtemps que tu marches ? demande l'abbé quand ils atteignent le chemin.

— Non. Je me promène simplement.

Au bout de quelques pas, elle ajoute avec désinvolture et regardant devant elle :

— Je suis en vacances chez mes cousins, pas loin d'ici.

— Pas loin d'ici ? Où habitent tes cousins ? Quel village ?

— Je ne sais plus. Au-delà de Quercamps.

— Au-delà ? Fichtre ! Il y a bien une heure de marche jusqu'à Quercamps.

— J'aime bien marcher.

Pierre ne la croit qu'à demi et, à vrai dire, il croit plutôt qu'elle ment.

— Et tes parents, où habitent-ils ? Tu n'as pas l'air d'être mariée ? Quel âge as-tu ?

— Ça me regarde, dit-elle en s'arrêtant soudain. Pourquoi toutes ces questions ?

— Comme ça... dit Pierre, étonné. Pour parler. Simplement.

— Eh bien, on peut parler d'autre chose.

Ils se remettent en route et ne parlent plus. Une inquiétude maintenant s'insinue dans l'esprit de l'abbé qui se demande pourquoi cette jeune fille rôde sur les terres de Quercamps et de Bergues depuis hier. Il ne serait pas surpris d'apprendre qu'elle a passé la nuit dans une grange, à voir la poussière de ses vêtements, ses mains et son visage d'une clarté douteuse pour une fille de bonne famille. A-t-elle mangé et depuis quand...

— J'habite la petite cure derrière l'église de Bergues, annonce-t-il. C'est facile à reconnaître : la maison est à l'écart du village. Si tu as besoin de quelque chose, n'hésite pas à venir me trouver. J'y suis le soir à partir de sept heures. Et rassure-toi, je vis seul.

Pierre ajoute cette dernière parole pour la mettre en confiance, mais comprenant soudain l'ambiguïté de son invitation, il corrige en souriant :

— Je veux dire bien sûr que tu ne risques rien.

— Oh, répond-elle d'un air pincé, mais je ne risque rien ! D'ailleurs, je vous quitte. Je vais me promener par là.

Elle désigne la direction du château dont on devine la silhouette grise et aussitôt le laisse pour s'engager dans un champ.

— Prends garde aux fils du comte ! lui lance l'abbé comme s'il voulait la retenir.

Elle ralentit, puis s'arrête.

— Tiens ! Prends plutôt le chemin qui longe le petit bois. Là, on ne pourra rien te dire. Et bonne route ! Tu ne veux toujours pas me dire ton nom ?

Elle le contemple un court instant, fait une moue et lance enfin :

— Marie !

Alors elle rejoint le chemin à grandes enjambées.

Mercredi matin.

Dans le vestibule du château de Bergues, plusieurs choses retenaient l'attention en dehors du mobilier ordinaire : le titre de noblesse de monsieur le comte, vieux document de famille daté et signé de la main d'un officier royal et mis sous verre, une statuette de plâtre patiné, copie en réduction de l'*Apollon poursuivant Daphné*, un grand miroir enfin qui reflétait sur le mur opposé une photographie récente de larges dimensions, richement encadrée et sous verre elle aussi.

Sur cette dernière, le visiteur pouvait reconnaître, en valeurs bistre, le perron du château garni d'une vingtaine de personnes s'étagant sur trois rangs, suivant les marches de l'escalier. Au rang supérieur, présidaient monsieur le comte Edmond de Neyde, son épouse Blanche Vassay de Vaudreuil, leurs deux enfants Lucien et Charles, puis de part et d'autre, Cyprien de Neyde, père d'Edmond, et madame Angèle Vassay de Vaudreuil, mère de Blanche.

Au rang suivant, figuraient les proches de la famille : le père Brissot, précepteur ecclésiastique des enfants, mademoiselle Graminet, institutrice, le docteur Trocart, maître Joniaux enfin, notaire de Bergues et de Combay.

Pour la circonstance, s'étaient rassemblés au troisième rang les domestiques : Jacques, le valet de ferme ; Jules, le cocher, et son épouse Madeleine, la cuisinière ; Rosalie, la femme de chambre ; Arlette, la bonne ; Amandine, la lingère, et son petit garçon ; Norbert, le jardinier.

Enfin, sur la dernière marche, on reconnaissait le maire de Bergues, Baptistin Lefresne, et ses adjoints le père Fréville et le père Planturin, métayers, ainsi que Matthieu

Comard accompagné de son fils Félicien, jeune conscrit ; sur le côté, apparaissait le garde champêtre Raymond Comard, cousin de Matthieu, communément surnommé « Pompette ».

Toutes ces personnes se contemplaient fixement dans le grand miroir, sans jamais se lasser.

Maître Joniaux, un homme grand et nonchalant, observait pour la dixième fois peut-être les visages alignés comme s'il eût craint d'en perdre le souvenir, mais en réalité pour tromper son attente. Pourtant, à force de comparer ces regards identiques au point de paraître anonymes, un détail frappa son attention sans qu'il sût pourquoi il venait de le remarquer : de toutes les personnes photographiées, seule Blanche Vassay de Vaudreuil ne regardait pas l'objectif ; son visage se tenait légèrement incliné et paraissait perdu dans la contemplation de l'habit rutilant du jeune conscrit Félicien.

Maître Joniaux se détacha enfin du portrait de famille et reprit sa marche indifférente dans le vestibule. Son visage avait un air à la fois préoccupé et rêveur, expressions d'ordinaire incompatibles mais que le notaire de Bergues parvenait à conjuguer de façon quasi permanente. De cette ambiguïté résultait un détachement qui tenait de l'apathie souffrante ; l'homme avait le teint jaune, sans doute à force de moisir seul dans son étude dont il tenait le plus souvent les volets fermés, et de débrouiller interminablement des affaires de bornes, de successions ou de testaments qui lui donnaient en héritage de longues migraines.

Parvenu au fond du vestibule, il effectua un demi-tour avec ampleur et lassitude, puis s'approcha de la statuette devant laquelle il s'arrêta. Machinalement, sa main glissa sur le ventre nu de Daphné dont elle suivit les volumes avec étonnement ; de l'ongle, il tapota le plâtre patiné qui rendit un son creux, lorsque brutalement la porte du salon

s'ouvrit. Sans surprise, maître Joniaux reprit sa marche dans le vestibule. Monsieur le comte se montra enfin.

— Ah, vous êtes là, Joniaux ! Mais qu'est-ce qu'elle fout, bon Dieu ! Mais qu'est-ce qu'elle fout !

Edmond de Neyde lui serra la main avec empressement puis redisparut aussi vite, et on l'entendit circuler comme un fauve dans le salon en criant :

— Blanche ! Blanche ! Merde alors ! C'est pour demain ?

Il fit une autre irruption dans le vestibule et apostropha le notaire :

— Venez, mon brave ! Entrez, c'est pas plus cher. Comme disait mon grand-père, mieux vaut être assis quand on attend une femme.

Blanche de Neyde n'apparut que dix minutes plus tard, accompagnée du père Brissot. Dès qu'il les vit entrer, le comte bondit du canapé et s'exclama :

— Ma parole ! Mais il vous suit partout, ce perroquet en soutane !

— Monsieur le comte, protesta aussitôt le précepteur, je n'accompagne madame qu'à sa demande.

— Eh bien, je vous demande, moi, d'aller vous promener dans le parc !

Maître Joniaux s'interposa :

— Monsieur le comte, pour notre affaire... il est préférable que nous ayons un témoin.

— Edmond, dit à son tour la comtesse, ne soyez pas indélicat et grossier. Cela m'est suffisamment pénible.

Le comte de Neyde haussa les épaules et chacun prit place autour de la table. Le notaire contempla un instant les trois visages qui l'observaient, aussi fixement que sur la photographie du vestibule, puis il sortit de son sac un carton qu'il déploya devant tous, contenant un document clos et scellé, une lettre et plusieurs papiers.

— Madame de Neyde, commença-t-il avec dans la voix ce charme désuet des litanies notariales, vous m'avez adressé récemment une lettre dans laquelle vous me demandez de révoquer le testament dressé par vous, il y a quinze ans, et qui faisait de votre époux le légataire de vos biens. Or vous savez à présent que cette lettre manuscrite ne saurait suffire à abroger l'acte ancien, et c'est pourquoi il me faut entendre ici même et de votre bouche si vous désirez confirmer ou annuler cette décision.

Baissant la voix, il ajouta gravement :

— Croyez, madame la comtesse, que je regrette le désagrément que vous cause cette démarche et que je n'ai pu agir sans mettre monsieur le comte au courant de ce projet.

— Et comment ! rugit le comte en frappant sur la table. Et c'est encore cet ahuri qui l'aura suggéré !

Le père Brissot, malgré un bref recul, n'apporta aucun démenti à cette accusation dont le genre devenait coutumier. Au-dessus du lorgnon qu'il venait d'ajuster pour la circonstance, maître Joniaux soutint un moment sa mine dédaigneuse, avant de se tourner vers le visage crispé de madame de Neyde. Et le regard du notaire devint songeur. Il se souvint que, quinze ans plus tôt, il avait pu ouvrir son étude à Combay grâce aux largesses du comte, lequel l'avait quasiment installé avec la fortune de son épouse. En venant à Bergues, Edmond ne possédait qu'un titre de noblesse ; le château et les domaines appartenaient aux Vassay de Vaudreuil dont Blanche était l'unique héritière. Maître Joniaux n'avait pas tardé à comprendre qu'en faisant de lui son obligé, Edmond pouvait ainsi mieux contrôler les biens de Blanche ; bénéficiaire de la situation, le notaire n'avait pas mal jugé cet arrangement qui pourtant, et plus d'une fois, l'avait amené à faire des méandres dans la loi. Ainsi n'ignorait-il pas le despotisme du comte à l'égard de son épouse mais faisait-il semblant de l'ignorer. La discrète révocation du testament, demandée par madame de Neyde la semaine dernière, lui avait